

**« Le satanisme est la forme moderne
de la sorcellerie. »**

*S'il fallait une preuve indiscutable que [...] la croyance
aux forces du mal n'a pas totalement disparu,
on la trouverait sans difficulté dans la présence
au sein de chaque diocèse de France
d'un prêtre exorciste.*

Francis Attard, *Au rendez-vous de l'étrange*, 1984

Il est caractéristique de l'imaginaire occidental d'associer la figure du sorcier avec celle du Malin. Le sorcier est généralement celui qui a des accointances avec le démon : satanisme* et sorcellerie se confondent donc en grande partie dans le contexte occidental. Le fait est historiquement attesté : la « démonomanie » a envahi une grande partie de l'Europe entre le XV^e et le XVII^e siècle. Les forces du mal se trouvent alors personnifiées à travers la figure diabolique, et les auteurs du XVII^e siècle rivalisent d'imagination pour voir se manifester un peu partout des « diableries » et autres « choses épouvantables ».

Si l'image du diable apparaît très tôt dans les doctrines et la symbolique monothéiste, ce dernier ne cristallise les forces du mal qu'au XV^e siècle. Le diable est présent dans l'Ancien Testament mais ne s'avère pas l'ennemi de Dieu. C'est avec le christianisme qu'il devient la figure inversée de la divinité monothéiste, apparue tardivement dans l'iconographie religieuse (à partir des X^e et XI^e siècles). Si nombre de civilisations ont développé en des temps reculés de l'histoire des croyances démonologiques* (les *asura*

des textes hindouistes, les djinns de l'islam, le démon boiteux Asmodée du judaïsme...), seul l'Occident monothéiste a fait du Démon le pivot d'un culte particulier, celui de Satan, qui s'inscrit dans la frénétique démonomanie de la Renaissance. Si le qualificatif « satanique » existe depuis le XV^e siècle (mais d'usage limité avant le XVIII^e), le terme de « satanisme » n'apparaît néanmoins qu'au XIX^e siècle (vers 1855).

Sous la dénomination de « satanisme » se révèle en réalité une multitude de croyances et de manifestations qui n'ont pour seul point commun que de se reconnaître dans la référence à la figure satanique. Le satanisme, qui n'était au départ qu'un motif de procès en sorcellerie, est devenu une pratique religieuse à part entière. Il s'est récemment manifesté en Europe de différentes manières : on se souvient des assauts menés (sans grand succès) par l'Église catholique contre l'affichage de signes sorciers lors des premières organisations de la fête de Halloween, ou, auparavant, contre les affiches du film *Batman*.

Une tout autre manifestation est apparue sous la forme d'une demande en reconnaissance du satanisme au titre de « religion ». À l'automne 2004, la marine britannique a autorisé l'une de ses recrues à pratiquer le satanisme – sous réserve de ne pas se livrer à des sacrifices* d'animaux. Aussi insolite qu'il puisse paraître, ce fait n'a en définitive rien de bien étonnant. Tout d'abord, parce la sorcellerie et le satanisme renaissent depuis près d'un siècle et demi sous de nouvelles formes dans le monde occidental, avec des figures remarquées d'une magie* occidentale contemporaine. Ensuite, certains de ces mouvements contemporains s'efforcent de faire sortir le satanisme d'une clandestinité dans laquelle il était auparavant confiné. Ce satanisme « moderne » a conservé quantité des attributs de son prédécesseur historique : sa

figure divine (le diable), ses symboles (pentagramme*, numérogie*) ses pratiques (rites nocturnes et « sacrificiels ») tout en s'efforçant de devenir plus actuel en s'inspirant de valeurs et de pratiques tout à fait contemporaines. Il se fait alors culte d'une nature sauvage et des comportements spontanés s'érigeant comme le miroir inversé d'une religion qui a fondé une société domestiquée où les comportements sont policés et soumis au contrôle des instances politiques et religieuses.

Alors que, virtuellement, seule la religion comme institution est porteuse de doctrines ou d'idéologies, la sorcellerie est plutôt une nébuleuse aux contours imprécis constituée d'éléments disparates, qu'il est difficile de réunir en système et encore plus comme support de doctrines et d'idéologies précises – à l'exception de celles qui lui ont été attribuées par les instances religieuses.

L'une des formes de satanisme les plus ostensibles dans le monde anglo-saxon est l'Église de Satan. Fondée par l'Américain Anton Szandor Lavey, auteur d'une *Bible satanique* (1966), il n'aurait plus rien des pratiques sanglantes et orgiaques attribuées au culte médiéval – du moins selon ce qu'affirment ses partisans. Il est charnel, individualiste, intéressé par les choses de ce monde puisque celles de l'autre monde, l'au-delà des monothéismes, serait une illusion. La posture anti-religieuse adoptée par le satanisme contemporain ne tranche pas radicalement avec celle des siècles précédents : le satanisme se veut subversion, mouvement revivaliste à la recherche d'un antique rapport à la nature, auparavant dénigré comme signe de la sauvagerie et combattu par l'Église, réhabilité de manière générale par les groupes néo-païens*.

Si les pratiques sont apparemment les mêmes, le satanisme ne saurait être confondu avec la sorcellerie

(occidentale). La forme d'une « église » est historiquement, dans le contexte occidental, étrangère à la sorcellerie. Seul le satanisme a été considéré comme tel, lors des grands procès du XV^e au XVII^e siècle. Ainsi, la volonté de Lavey de formuler une « bible » montre bien qu'il s'agit là d'un nouvel alignement sur le modèle chrétien pour mieux s'y opposer : en clair, ce satanisme se veut religion contre une autre religion officielle, tout en prenant à la fois le contre-pied et la forme de celle-ci. La réémergence du satanisme peut être vue comme une réaction à une société « trop » judéo-chrétienne, mais l'explication est trop simple. Certes, le satanisme contemporain s'affirme comme une réaction contre la religion officielle : mais il surgit dans un contexte particulier, celui des années 1960, nourries aux mouvements de contre-culture (beatniks, hippies) et aux influences extrême-orientales, dont il devait d'ailleurs se singulariser : le satanisme a permis de rétablir une antique relation entre les Églises et un ennemi historique tout désigné, écartant ainsi (temporairement) de ses préoccupations la question de la concurrence de ces mouvements venus d'Orient – qui s'avèrent pourtant, à l'heure actuelle, bien plus aptes à « détourner » les paroissiens du droit chemin, qu'un satanisme encore très marginal au plan statistique.

C'est encore sur un plan autre que religieux que le satanisme s'est révélé une menace. Aux États-Unis, depuis les années 1980, une quantité croissante de meurtres sont attribués aux satanistes – comme l'ont été les meurtres ourdis par Charles Manson, dont l'une des plus fameuses victimes, l'actrice Sharon Tate, était la compagne de Roman Polanski, réalisateur du film *Rosemary's Baby*, à la thématique satanique. En Europe, également, le satanisme actuel revêt des formes inquiétantes : il flirte parfois avec des idéologies

extrémistes. Cette association entre sorcellerie et idéologie politique tient à l'identification de certains mouvements d'extrême droite à un « néo-paganisme* » auquel ils confèrent des racines culturelles « pures » (parce que préchrétiennes) antérieures au « cosmopolitisme » contemporain du continent européen.

Les travaux de Sherrill Mulhern sur le satanisme sont particulièrement instructifs : l'anthropologue montre que l'augmentation de la criminalité (aux États-Unis) s'explique de plus en plus en référence à des troubles de la personnalité attribués à des rites sataniques, et qu'elle convoque massivement les psychologues et psychiatres, conduisant alors (avec l'appui de journalistes) une véritable « chasse aux sorcières ». Quatre siècles plus tard, sur un autre continent, ce sont encore et toujours les mêmes arguments et les mêmes batailles qui sont livrées (même si les acteurs sont un peu différents) entre les forces de la norme et celles de la subversion.

On peut pourtant conclure que le satanisme peut effectivement être considéré, pour plusieurs raisons, comme une forme « moderne » de la sorcellerie. Si l'image du diable est ancienne, le satanisme n'est en effet apparu qu'assez tardivement dans le christianisme, en des temps que les historiens qualifient de « modernes ». La résurgence de formes contemporaines (mais transformées) du satanisme montre ensuite que les « cultes lucifériens », comme les dénomment leurs détracteurs, loin de succomber devant l'avancée d'une modernité techniciste et rationaliste, prospèrent au contraire simultanément. Si le satanisme est, enfin, une variante occidentale de la sorcellerie, ses expressions contemporaines ne sauraient être confondues avec des formes anciennes, malgré le recours à une symbolique et un rituel identique : le satanisme de la Renaissance apparaissait

sous une forme imaginaire et comme modèle inversé d'un christianisme dominant, le satanisme contemporain sous une forme bien concrète et à la fois comme emblème d'une « résistance » idéologique et parfois politisée aux valeurs judéo-chrétiennes et comme un animisme* moderne des forces de la nature.

Le rock : nouveau refuge de Satan ?

Le rock, c'est bien connu, a des relents de soufre : c'est d'ailleurs de cette idée qu'il tire une partie de sa popularité auprès des jeunes de tous les pays. Croix renversées, accoutrements de couleur sombre, pentagrammes, imagerie diabolique : tous les symboles sont actuellement réunis dans certains courants du rock le plus dur pour confirmer l'amalgame avec le satanisme*.

Il existe une part de provocation adolescente dans l'affichage ostensible de ces signes de sorcellerie dans un rock qui se dit « satanique » ou qui est dénoncé comme tel. Souvent prise au pied de la lettre par ses détracteurs les plus virulents (les pasteurs et les défenseurs des valeurs familiales), cette diabolisation du rock a suscité de fréquentes controverses, et parfois donné lieu à de véritables procès (aux États-Unis).

L'histoire de la diabolisation du rock est d'abord celle d'une sorcellerie dissimulée ou secrète qui ne se dévoilait que de manière indirecte : dans les années 1960 et 1970, les disques de groupes célèbres (comme Led Zeppelin) étaient supposés receler des messages subliminaux invitant à des pratiques sorcières ou sataniques. Depuis les années 1970, c'est un satanisme ouvertement affiché et tapageur qui puise – de Black Sabbath ou Alice Cooper jusqu'à Marilyn Manson (rare sataniste ouvertement déclaré) ou au *death metal* –, ses références dans un imaginaire diabolique qui relève plus d'une imagination baroque que de la manipulation des esprits (à l'exception de quelques dérapages notables).

La diabolisation du rock trouve en fait sa source dans le blues des années 1940, lorsque, à travers l'histoire du guitariste Robert Johnson (un musicien dont le talent était qualifié d'« extraordinaire », mort, qui plus est, dans des circonstances étranges en 1938), va naître la désormais très répandue légende de dons « surnaturels » (virtuosité ou charisme) qui dériveraient d'un pacte avec le maître des ténèbres. Cela est paradoxal, puisque le blues se chantait surtout dans les églises.

De nombreux musiciens se sont par la suite vu attribuer cette nouvelle version de la légende de Faust, dont l'origine se perd entre la réalité historique et la pure fiction, et qui devait sa jeunesse, son succès et sa notoriété à un contrat passé avec les forces du mal. Ces clin d'œil perpétuels au satanisme (depuis les Rolling Stones) apparaissent souvent comme de bien inoffensifs signes de provocation, qui s'adressent moins à la religion elle-même qu'à l'ordre établi sur lequel elle repose. Leur seul point commun : la subversion de la jeunesse, qui revendique des valeurs de liberté (entendues comme libertaires et de libertinage) contraires à une certaine vision puritaine de la société qui prévaut dans les nations anglo-saxonnes protestantes, ce qui explique l'extension du phénomène dans le monde anglophone.